

SOFIA JUPITHER

Sofia Jupither prend le risque de paraître naïve et l'assume : si elle fait du théâtre, c'est pour comprendre, sans jamais juger, les individus et les raisons qui motivent leurs actes, même les plus étranges et les plus cruels. Depuis 2001 en Suède et depuis 2005 en Norvège, elle rencontre un grand succès, en particulier avec des mises en scène d'auteurs scandinaves classiques – Ibsen et Strindberg – et contemporains – Jon Fosse et Lars Norén. Chez ce dramaturge, son concitoyen, elle apprécie l'empathie qu'il manifeste dans son entreprise de description clinique du contemporain. Dans le cadre du projet européen *Villes en scène/Cities on stage*, elle monte son texte *Fragments* en 2012 à Göteborg. C'est dans ce même cadre qu'elle fait la rencontre de la dramaturge roumaine Gianina Cărbunariu et qu'elle décide d'aborder avec *La Tigresse* un registre dramatique inédit pour elle : un théâtre composite, distancié, privilégiant une adresse directe au public. Une expérience nouvelle qui a toutefois en commun avec ses précédentes créations le désir de montrer que tout dans l'homme est humain.

GIANINA CĂRBUNARIU

Le théâtre de Gianina Cărbunariu, brut et sans concession, oscille entre énergie de la révolte et désillusion. Montées dans les théâtres du monde entier, ses pièces posent un regard alternatif sur la Roumanie contemporaine tout en nous interpellant, plus universellement, sur les représentations occidentales du progrès et de la réussite. Son écriture et ses mises en scène sont emblématiques d'un renouveau du théâtre politique européen, venu de l'Est, qui prend à bras le corps les questions du modèle d'intégration communautaire, des replis identitaires et de l'action collective. Au Festival d'Avignon, elle a présenté en 2014 *Solitaritate*, dans le cadre du projet européen *Villes en scène/Cities on Stage*. *La Tigresse*, un documenteur a été l'objet d'une fiction radiophonique sur France Culture et d'une lecture dans le cadre des Rencontres d'été de La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon (2014).

La Tigresse de Gianina Cărbunariu, traduction Alexandra Lazarescu, est publié aux éditions Actes Sud-Papiers. Le surtitrage en français du spectacle n'est cependant pas tiré de cette traduction.

Les ouvrages de Gianina Cărbunariu sont à retrouver à la librairie du Festival d'Avignon à l'église des Célestins et à la librairie de La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon.

ET...

SPECTACLE

20 November de Sofia Jupither, du 14 au 17 juillet à 15h, Théâtre Benoît-XII

TIGERN

Un chauffeur de taxi, des touristes, trois volatiles et quelques autres témoignent. Tous ont eu affaire à Mihaela, une étrange créature apparemment peu au fait des et coutumes locaux et tous hésitent sur son identité : il, elle, cet individu... Et pour cause, Mihaela est une tigresse, une tigresse qui s'est échappée du zoo pour découvrir la ville et le monde. À travers cette fable fantasque, dont la narration répond aux codes du film documentaire, Gianina Cărbunariu et Sofia Jupither livrent une satire joyeuse et puissante de notre rapport à l'étranger. Le regard est tendre mais sans concession : *La Tigresse* est l'histoire d'êtres vulnérables mais tous intégrés au système urbain – du sans domicile au banquier – qui manifestent désarroi, mesquinerie et parfois même violence dès lors qu'ils sont confrontés à l'altérité. Si l'ombre de Ceaușescu plane à un moment donné sur la vraie-fausse ville en panique, ce sont bien les démons européens contemporains qui menacent. Sofia Jupither évite costumes et décors figuratifs, préférant dessiner un espace abstrait où les récits subjectifs se transforment en bruits médiatiques. Ses cinq comédiens campent des archétypes plus que des personnages, tendant au public un miroir troublant mais non déformant.

A documentary on the traces of a tigress prowling the valley. The accounts of those who have seen her—taxi drivers and bankers, pigeons and crows—betray their community's fear of the other. A political fable, at once tender and uncompromising.

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ



#SOFIAJUPITHER
#TIGERN
#BENOITXII

70^e
ÉDITION

Tout le Festival sur :
festival-avignon.com



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#FDA16

Première en France	TIGERN LA TIGRESSE DE GIANINA CĂRBUNARIU	13 14 15 16 17 JUL À 18H
	SOFIA JUPITHER	THÉÂTRE BENOÎT-XII

Stockholm

Première en France	TIGERN LA TIGRESSE DE GIANINA CĂRBUNARIU	13 14 15 16 17 JUL À 18H
	SOFIA JUPITHER	durée 1h15 spectacle en suédois surtitré en français

Avec David Fukamachi Regnfors, Fredrik Gunnarson, Anders Hambræus, Åsa Persson, Jonas Sjöqvist

Texte Gianina Cărbunariu

Traduction Inger Johansson

Mise en scène Sofia Jupither

Scénographie Erlend Birkeland

Costumes Maria Geber

Lumière Ellen Ruge

Masques Gunilla Petterson

Son Hobi Jarne

Traduction et adaptation des surtitres depuis le suédois Mathias Luthi (Nordisk Undertext)

Production Jupither Josephsson Theatre Company

Coproduction Royal Dramatic Theatre Stockholm, Malmö City Theatre,

Folkteatern de Göteborg, Riksteatern, Örebro Länsteater, Festival d'Avignon

Avec le soutien du Kulturbryggan, PostkodLotteriets Kulturstiftelse, Stockholm City Council, Kulturrådet, ProSuecia Foundation, Institut culturel suédois, Institut culturel roumain et du programme Culture de l'Union européenne dans le cadre de *Villes en scène/Cities on stage*

Spectacle créé le 4 septembre 2015 au Dramaten à Stockholm (Suède).

ENTRETIEN AVEC SOFIA JUPITHER ET GIANINA CĂRBUNARIU

La pièce de Gianina Cărbunariu que vous mettez en scène, *Tigern*, est très éloignée du théâtre nordique dont vous êtes familière.

Sofia Jupither : C'est la première fois que je monte une pièce telle que *Tigern*.

Je m'inscris dans une tradition suédoise du théâtre qui privilégie le drame psychologique, dans la lignée d'Ibsen et de Strindberg. Jon Fosse et Lars Norén, que je mets en scène régulièrement, sont les héritiers de cette tradition. Lorsque j'ai lu la pièce de Gianina, je l'ai tout de suite trouvée très bonne. Je voulais absolument la mettre en scène, me confronter à ce registre très inhabituel pour moi.

Quelle est l'histoire de cette pièce, *Tigern* ?

Gianina Cărbunariu : C'est un fait divers, survenu il y a cinq ans, qui a déclenché le projet de cette pièce : l'évasion d'un tigre de son zoo dans une petite ville de Roumanie. Je voyageais alors en Europe et j'étais frappée par le développement simultané des discours populistes et d'extrême droite en Europe. Nous étions en 2010 ; les propos qui sont désormais courants et plus radicaux commençaient à se propager. Ces discours émanaient déjà de toutes les strates de la société. La ville que je décris dans *Tigern* est située en Roumanie, mais elle est emblématique d'un climat européen. Le sujet de la pièce n'est pas tant l'évasion du tigre que nous-mêmes. Le tigre est en effet décrit du point de vue des citoyens. Il s'agissait pour moi de parler de la peur de l'autre, de la peur de nous-mêmes confrontés à l'autre. Je me suis en particulier intéressée aux personnes les plus vulnérables : la pièce met en scène des individus pauvres, marginalisés ou inadaptés. La pièce prend une dimension nouvelle aujourd'hui avec la crise des réfugiés.

Comment vous êtes-vous rencontrées ?

S. J. : Nous nous sommes rencontrées dans le cadre du projet européen *Villes en scènes* ; chacune d'entre nous y présentait une pièce. En Suède, le théâtre roumain n'est pas courant. Tout en sachant que *Tigern* se déroulait dans une ville roumaine, j'ai tout de suite reconnu la Suède et des Suédois dans les situations décrites par Gianina. Il ne s'agit pas d'une pièce sur les étrangers, mais sur nous-mêmes face à eux ; c'est cela qui m'a attirée. Lorsque nous avons donné les premières représentations de *Tigern* en Suède, le public était convaincu que nous avions adaptée la pièce. Nous n'en avons pourtant pas changé un mot. C'est la force du projet *Villes en scène* : nous nous rendons compte que, quels que soient les pays et les contextes en Europe, nous faisons face à des phénomènes similaires. Nous sommes persuadés d'être très différents, d'avoir des problèmes différents mais ils sont en réalité très proches. C'était très important pour moi de montrer au public suédois que nous sommes les mêmes.

Gianina Cărbunariu, votre théâtre peut être qualifié de documentaire. Est-ce également le cas pour *Tigern* ?

G. C. : J'ai réalisé des interviews avec des habitants de la ville où le tigre s'était échappé. Mais en réalité, ce sont bien plus les histoires de vie des gens qui m'intéressent que l'histoire spécifique de l'évasion du tigre. J'y ai passé dix jours. J'ai choisi le style du spectacle pendant les recherches. Ce texte est assez unique dans ma production. C'est un faux documentaire, je travaille d'habitude d'une manière plus réaliste, plus directe. Je souhaitais une distance, une ironie sur la méthode documentaire elle-même.

Concernant le jeu des comédiens, vous semblez privilégier la distance à l'incarnation. Comment avez-vous travaillé avec les acteurs de la pièce ?

S. J. : Pour cette pièce – comme pour la plupart de celles que j'ai mises en scène –, nous travaillons à partir des situations dans lesquelles sont placés les personnages. Il s'agit d'une approche concrète. Ce sont les actes et les actions qui nous permettent de trouver la bonne distance, la manière la plus juste de jouer.

Comment avez-vous traité les personnages animaux dans la pièce ?

S. J. : Le détour par l'animal permet de parler des humains. C'est un procédé typique de la fable. Des propos très banals, communs, paraissent tout à fait absurdes dans la bouche d'un animal ou bien adressés à un animal. Mais en réalité, leur non-sens et leur absurdité résident dans le propos lui-même et non chez ceux qui l'énoncent ou l'entendent. À un moment donné, nous avons essayé de figurer ces animaux de manière plus réaliste, avec des costumes, mais cela n'avait pas véritablement de sens car c'est bien d'être humains que l'on parle.

L'adresse au public est très directe et frontale ; êtes-vous familière de ce type de rapport aux spectateurs ?

S. J. : Je ne suis pas vraiment habituée à cette relation frontale au public, mais je m'intéresse de plus en plus, au fil des années, à ce type de dialogue plus direct avec les spectateurs. J'en ai fait l'expérience, avant *Tigern*, avec un texte de Roland Schimmelpfennig, *Das fliegende Kind (L'Enfant volant)*. J'ai pris beaucoup de plaisir à ce travail. Mais en fin de compte, cela ne change pas fondamentalement la donne : je mets en scène des personnes, dans des situations, dont les actions sont « lues » et interprétées par le public.

Quelles ont été les réactions du public lors des représentations ?

S. J. : Nous avons joué en Suède, en Finlande et en Norvège. La pièce a déclenché de nombreuses réactions, certaines que l'on pourrait qualifier de « polies », et d'autres très vives. Les débats sont très différents, selon que l'on se trouve à Stockholm ou à Malmö, ville qui accueille de nombreux réfugiés. Les réactions évoluent aussi dans la durée ; la société change vite ces temps-ci, au gré des « rebondissements » de la crise des réfugiés et des changements politiques. Si la pièce peut sembler ancrée dans une réalité roumaine, les spectateurs s'y reconnaissent presque systématiquement ; sa portée est universelle. J'ai la conviction que d'un bout à l'autre de l'Europe. Les structures politiques et les niveaux de développement économiques diffèrent, mais ce sont les mêmes enjeux qui agitent et ébranlent les sociétés.

Existe-t-il des points communs entre les deux pièces que vous présentez au Festival d'Avignon, 20 November et *Tigern* ?

S. J. : Ces deux pièces ont pour sujet une alternative à laquelle chacun est confronté aujourd'hui : soit l'on observe ses voisins et concitoyens comme des personnes violentes, insensées, sans chercher à les comprendre, soit on essaie de faire preuve d'empathie, même face aux comportements les plus irrationnels et condamnables. Au théâtre, je peux partager cette volonté de compréhension, cette exigence dans la relation à l'autre. L'époque dans laquelle nous vivons peut très facilement basculer dans la guerre civile. Une manière d'éviter que ce scénario advienne est, me semble-t-il, de s'intéresser aux genèses, aux causes.

—
Propos recueillis par Renan Benyamina et traduits de l'anglais par Émilie Wacker